

— Oui, oui ! s'écrièrent tous à la fois, guerre aux négriers !
Von Ruff se confondit dans un long et douloureux soupir ; et sans ajouter encore un mot, se remit à la classification de ses fleurs.

XVIII

UNE VICTOIRE ÉCLATANTE

— Et d'abord, fit le chef, organisons-nous.

S'adressant à Mwama :

— Quand penses-tu que les négriers seront ici ?

— Je l'ignore absolument, maître.

— Tu n'as rien appris à ce sujet ?

— Non maître.

— Quelle est ton idée ?

— Il se peut que ce soit encore aujourd'hui, mais je suppose que ce sera plus tard.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils avaient l'air fatigué et qu'il est fort probable, qu'avant d'entrer en campagne décisive, ils voudront se reposer un peu.
De Sambry réfléchit.

— En effet, dit-il, le raisonnement est sensé.

— D'autant plus, maître, qu'il m'a paru que leurs préparatifs de campement étaient trop importants pour une halte provisoire.

— Ah ! Tu as remarqué cela ?

— Mon maître sait bien que j'observe tout.

On discuta le cas, et forts de l'appréciation de Mwama, sur laquelle on savait bien pouvoir se baser en toute quiétude, on en vint à n'admettre que pour le lendemain, le passage des négriers.

— Quelle heureuse circonstance ! fit le chef ; nous aurons ainsi le temps nécessaire pour nous équiper convenablement et pour fortifier, autant que possible, nos positions.

Ici encore l'assistance de Mwama venait à point.

— En l'endroit où nous sommes, dit-il, la défense comme l'attaque, présente passablement de difficultés, parce que nous sommes à découvert. Le terrain uni nous expose énormément et ne nous laisse d'autre abri que nos tentes, ce qui est d'une insuffisance notoire.

— Qu'y veux-tu ? Il n'y a pas à choisir. Nous y sommes, il faudra bien, malgré tout, que nous y restions.

Le serviteur eut un sourire.

— J'ai trouvé mieux, maître, dit-il.

— Vraiment ? demanda le chef, d'un air incrédule.

— Oui, et beaucoup mieux,

— A dix lieues d'ici, peut-être ?

— Non, à quelques pas.

La surprise fut générale, car personne ne connaissait en cet endroit, qu'une plaine assez grande, et rien d'autre.

Criquet était littéralement émerveillé de Mwama.

— Ce moricaud-là est un véritable devin, fit-il. Il trouve remède à tout.

— C'est un homme précieux, riposta sir Willam.

— Dommage qu'il est si noir ! riait le Bruxellois.

— Je disais donc, reprit Mwama, que je sais une place admirablement choisie pour nous servir de garnison. Hier je l'ai découverte, non loin d'ici. Là-bas, passé ce bouquet d'arbres, et sur la route même qui mène de la forêt au fleuve, se trouve une agglomération de rochers, dont quelques-uns ont une hauteur assez considérable. Leur structure est telle qu'on ne saurait désirer meilleur abri, et que la plus solide des forteresses ne ferait pas meilleur office. En outre, si nous établissons nos tentes contre ces murailles rocheuses, nous serons inattaquables de dos, et nous pourrons voir, de face, tout ce qui se meut dans la plaine. Si mes maîtres veulent me suivre, je leur indiquerai le chemin.

— Allons-y ! s'écrièrent les explorateurs.

Mais de Sambry arrêta cet élan chaleureux.

— Vous oubliez une chose, mes amis, fit-il.

— Quoi donc ? demanda Henri.

— Cathérine.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Sera-t-elle en état d'être transportée jusqu'à notre nouvelle demeure ?

Personne n'avait songé à cette éventualité, et tous reconnurent la justesse de la remarque du chef.

— Au reste, ajouta celui-ci, nous le saurons bien vite.

Puis, se tournant vers Harris :

— Docteur, voulez-vous examiner scrupuleusement l'état de la malade ?

— J'y cours, fut la réponse.

Incontinent, le docteur s'en fut près de Cathérine et lui expliqua de quoi il s'agissait.

La courageuse jeune fille comprit de suite qu'il fallait payer de sa personne, alors même qu'il y eût eu, de sa part, un effort pénible.

— Je suis guérie et prête à marcher, fit-elle en souriant.

— Disons plutôt, prête à être portée, répondit Harris.

— Comme une princesse chinoise, minauda la sœur de Paul.

— Ou une reine de l'Afrique.

Ce qui n'empêcha pas le docteur de faire son devoir.

Le résultat devait être favorable, car un rayon de satisfaction illumina le front de l'homme de l'art.

Il alla bientôt rejoindre ses compagnons.

— Tout est pour le mieux, dit-il. La guérison marche à grands pas et je puis certifier un rétablissement très prochain. Les fièvres ont disparu, les forces reviennent de minute en minute et, dans peu de jours, mes soins seront inutiles.

Cette nouvelle fut accueillie avec une joie non dissimulée.

— Dans ce cas, nous pouvons aller de l'avant ? demanda de Sambry.

— Sans aucune arrière-pensée, répondit le docteur.

Immédiatement des ordres furent donnés en conséquence et les porteurs de la caravane furent rassemblés.

On défit les tentes, on répartit les charges, et le déménagement commença.

Cathérine, mollement étendue sur sa couche, fut hissée sur les robustes épaules de quatre nègres, et portée avec toutes les précautions requises, escortée de Henri, Harris et Nkéré.

Un dernier coup-d'œil jeté par de Sambry sur l'ensemble, et l'on se mit en branle.

Mwama précédait la troupe et montrait le chemin.

D'ailleurs le transfert de campement ne fut pas laborieux, et deux heures plus tard, les nouvelles installations se trouvèrent établies à l'endroit désigné par le serviteur.

En vérité, le nègre n'avait pas exagéré.

Les rochers cités par lui formaient un vrai rempart derrière lequel l'expédition entière pouvait aisément s'abriter. On y avait la vue sur toute la plaine, ce qui facilitait énormément la tactique guerrière.

L'approbation fut unanime et de Sambry félicita l'indigène d'avoir pensé à pareil lieu d'opération.

Criquet ne tarissait pas en éloges et en plans stratégistes.

— Nous verrons bien si Calao nous dénichera d'ici, fit-il. D'ailleurs j'ai un plan bien simple.

— Voyons, fit le chef. Mais d'abord est-ce sérieux ?

— Au possible, à telle enseigne que nous ne serons pas forcés de tirer un seul petit coup de feu.

— Alors ce sera une blague, intervint sir William.

— Pas du tout. Nous faisons une mine dans le rocher, laquelle mine nous remplissons de poudre. Aussitôt les négriers arrivés sur place, nous mettons le feu à la mèche, et vlan ! tout saute en l'air. Vous voyez que c'est simple.

De Sambry se mit à rire, au grand désappointement du Bruxellois.

— En vérité, c'est beaucoup trop simple, dit le chef ; c'est pourquoi nous n'userons pas de votre moyen.

Criquet fit des yeux étonnés et parut ne pas comprendre la raison pour laquelle sa proposition fut écartée.

— Enfin ! soupira-t-il. Si mon idée n'est pas bonne, patience !

— Faisons plutôt, à force de bras, culbuter la roche, lorsque les négriers se trouveront dessous, grommela sir William.

Quoi qu'il en fut, on s'en tint à la décision d'une défensive ordinaire et l'on prit les dernières dispositions dans ce sens.

Ainsi s'écoula peu à peu le jour, sans que rien ne vint faire prévoir une attaque quelconque de Calao.

La nuit arriva à son tour, et, après avoir savouré dans l'air tiède, la pipe ou le cigare, les explorateurs s'en allèrent prendre un bien-faisant repos.

— Ce sera pour demain, dit le chef.

— Ainsi que je l'ai prévu, répondit Mwama.

Cependant, pour toute éventualité, on doubla les gardes, à la tête desquelles se trouva l'infatigable nègre.

Malgré cet apaisement, on ne dormit que d'un œil, surtout sir William et Criquet qui se battirent déjà en rêve contre les brigands de négriers.

Pourtant, la nuit s'écoula, elle aussi, calme et sans nuage, et lorsqu'à l'aurore tout le monde se remit sur pied sans accident et sans culbute, on fut même un peu étonné de n'avoir pas encore été aux prises avec l'ennemi.

Afin de parer à tout, l'on continua à faire bonne garde, si bien que de Sambry avait défendu à ses compagnons et serviteurs de s'écarter, fût-ce d'un mètre, du campement.

Ce n'était plus maintenant Darly qui protestait contre cette interdiction, mais bien von Ruff.

L'insouciant naturaliste faisait une mine de croque-mort et essayait tous les subterfuges imaginables pour s'esquiver.

— Laissez-moi, au moins, aller jusqu'à ce bouquet d'arbres là-bas, dit-il.

— Mais, mon ami, il n'y a rien à glaner là-dedans, remarqua le chef avec bienveillance.

— Je suis certain que j'y trouverai une variété de cactus.

— Je vous dis, moi, qu'il n'y en a pas.

— Si !

— Non !

— von Ruff a raison, intervint Criquet, il y a même des nids de rhinocéros entre les branches de ces arbres.

— Et des minerais d'or sur les feuilles, riait sir William.

Le savant toisa ses deux compagnons avec un regard de dédain.

— Je vous donne les rhinocéros et les minerais, riposta-t-il ; laissez-moi les cactus.

— Bravo ! s'écria Criquet ; bien tapé, seigneur Herboricus.

— Je m'incline respectueusement devant votre sagesse, ricana l'Anglais.

De Sambry mit un terme à toute discussion en répétant l'ordre qu'il avait donné ; mais von Ruff insista toujours.

— D'ailleurs, fit-il, je ne vous sers à rien ici, tandis que là-bas...

— Comment, à rien ? Et s'il faut se défendre ?

— Je ne me défendrai pas.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai peur des armes à feu.

— Seriez-vous lâche ?

— Lâche, non ; pacifique, oui.

— Dites plutôt poule mouillée, fit le Bruxellois.

— Comme vous voulez, riposta le savant ; mais j'ai mes principes tout comme vous, Monsieur Criquet.

— Jolis principes et jolies mœurs, que les vôtres !

— Je vous l'ai déjà dit : jamais vous ne deviendrez un savant.

— A ce compte-là, je n'y tiens point, et vous en laissez tout l'honneur

Enfin, von Ruff dut bien céder devant l'autorité du chef qui manifesta son désir d'être obéi ponctuellement, et il s'en retourna, en grommelant, à sa collection de fleurs et de plantes, à l'intérieur de l'habitation.

Entretiens les heures accomplirent leur course et l'on en vint à midi.

Rien encore à voir.

Il y eut dans le camp, comme un sentiment d'ennui, comme une sorte de regret de n'être pas encore en présence de l'adversaire attendu.

On eut dit qu'on aspirait après le moment où l'on pourrait croiser les armes et échanger les balles meurtrières.

Etrange sensation de l'homme qui le fait désirer ce qui, peut-être, deviendra sa perte !

Sous cette impression nerveuse on se mit à table, mais on ne mangea que du bout des dents.

La conversation même en souffrit, car à tout moment chacun s'absorbait dans ses pensées personnelles sur le compte de l'invisible Calao

— Ne viendrait-il pas ? demanda le chef.

— Aurait-il changé de plan ? ajouta Henri.

— Aurait-il peur ? fit Criquet.

La réflexion du Bruxellois dérida un peu les fronts moroses.

Peur ! Lui, Calao ! Quelle folie !

On savait à quoi s'en tenir sur son audace, en Afrique.

Jamais rien ne l'avait effrayé, et l'on pouvait d'autant moins s'arrêter à cette supposition, que Mwama avait affirmé que Calao devait absolument ignorer la présence des explorateurs sur les rives du Kassai.

— Quoi qu'il en soit, fit le chef, cette inaction est bizarre.

— Je vous assure, maître, que s'il nous savait ici, vous ne tarderiez pas à le voir apparaître, répondit le serviteur.

— Tu es donc persuadé qu'il passera en ces lieux ?

— J'en suis certain comme de moi-même.

— Mais alors, quelle serait la cause de son retard ?

— Il fait reposer ses gens.

— En somme, c'est admissible.

— J'oserais presque le jurer.

De Sambry réfléchit.

— Si tu allais tâter le terrain ? demanda-t-il au nègre.

— Il n'y a pas d'avance, maître.

— Au moins nous saurions quelque chose.

— Peine inutile.

— Pourquoi ?

— Parce que, de notre cachette, nous pouvons observer de loin tous ses mouvements.

— Cependant...

— Attention, maître ! interrompit le nègre, qui tenait constamment les yeux braqués sur l'étendue de la plaine.

Un mouvement subit de curiosité courut dans les rangs des explorateurs.

Chacun fixa l'espace avec une sorte d'anxiété.

— Vois-tu quelque chose ? demanda le chef.

— Par ma foi, je crois qu'oui.

Mwama plongea plus attentivement ses regards dans la limpidité de l'horizon, et un sourire de haine plissa ses lèvres.

— Regardez ! fit-il en étendant la main.

En effet, dans la direction qu'il désigna, un nuage de poussière flottait au-dessus du sol, presque imperceptible d'abord, mais consistant ensuite.

Une infinité de silhouettes, ressemblant, par la grande distance, à une armée de fourmis gigantesques, se mouvaient et s'entrecroisaient dans une marche incohérente, qui ne pouvait laisser aucun doute sur leur nature.

— Ce sont eux ! exclama de Sambry.

— Maintenant j'en suis sûr, maître, confirma Mwama.

— La danse va s'engager, fit joyeusement Criquet, en se frottant les mains.

— Sans orgue de Barbarie, conclut sir William.

— La musique des balles est plus démonstrative.

— Mais moins mélodieuse, compléta von Ruff, qui avait rejoint ses amis.

Criquet prit le savant par les épaules et lui fit faire demi-tour.

— Otez-vous de là, seigneur Herboricus, dit-il ; votre présence ici ne peut que nous gêner.

— Bon ! Dans ce cas je retourne à mes plantes.

Et il voulut s'en aller, lorsque de Sambry le rappela.

— Hé, von Ruff ! J'ai besoin de vous, fit le chef.

— Pour la bataille ? demanda anxieusement le naturaliste.

— Oh non ; je sais que vous n'aimez pas les coups de feu. Vous veillerez sur Cathérine. Cela vous convient-il ?

Le savant eut un éclair de joie dans les yeux.

— Parfaitement ! s'écria-t-il.

— Je la confie à vos soins, et vous fais responsable de sa sécurité.

— Ne craignez rien, je la défendrai, s'il le faut.

— Allez, mon ami, allez !

Von Ruff ne se fit pas répéter cet ordre et s'en fut bien vite à l'intérieur des tentes.

— Et maintenant, fit le chef, attention et silence !

On posta en ligne, derrière le grand rocher, les porteurs armés jusqu'aux dents, et à leur tête Mwama.

Les Européens prirent également leur position, qui n'était certes pas la moins périlleuse.

Au bout de quelques minutes tout le monde se trouvait prêt et l'on pouvait attendre de pied ferme l'ennemi.

Mwama, courbé sur le sol, observait de derrière son gîte les mouvements des négriers.

Ceux-ci approchaient et le serviteur pût parfaitement distinguer à leur tête Calao et Palimbo.

Inconscients du danger qui les attendait, les marchands d'esclaves marchaient avec indolence, sans trop prendre garde à ce qui se passait autour d'eux.

Ils ne savaient pas qu'un guet-apens était ouvert sur leur route.

Peu à peu, la distance qui les séparait des explorateurs fut franchie, et déjà l'on put distinctement entendre leur voix qui allait son train dans une conversation tranquille.

— En garde ! fit doucement le nègre.

— En garde ! répéta le chef, et à mon commandement, tirez !

ans une attente fébrile tout le monde épaula son arme et en ouvrit la détente.

Le moment était décisif.

La caravane des négriers toucha au rocher.

Le premier de ses hommes la dépassait déjà, suivi sur les talons par les autres.

L'occasion était superbe, car ces gens ne se doutaient de rien.

Soudain de Sambry se décida.

— Feu ! s'écria-t-il.

Une détonation formidable roula sur la plaine et alla jeter dans le cadre des négriers la stupeur et l'effroi.

Pendant quelques secondes on ne vit rien qu'un épais nuage de

fumée flottant sur la plaine, et au milieu duquel des hurlements de rage, de surprise ou de douleur formaient un concert infernal.

Les négriers, ne sachant où donner de la tête, par cette brusque attaque, défailirent et se replièrent dans un mouvement de recul.

Mais bientôt, la fumée s'étant apaisée, on put, de part et d'autre, se reconnaître.

Calao se trouvait là, à la tête des siens, transporté par la rage, et se tenant la poitrine d'une main convulsive.

Un large sillon rouge courait sur ses vêtements et s'en allait tomber en gouttelettes nombreuses sur la selle de sa monture.

On voyait qu'il lui fallait un courage surhumain pour se tenir debout, et ses souffrances devaient être poignantes.

— Blessé ! s'écria Mwama.

Et il allait s'élancer vers son ennemi pour l'achever.

Mais, au même moment Palimbo, qui avait d'un coup-d'œil embrassé la situation, se jeta à la tête de ses troupes et barra le passage aux fuyards.

Il avait reconnu ses victimes d'autrefois et ses vainqueurs de Kimpoko.

Une vocifération rauque et terrible s'éleva de sa poitrine et fut comme un signal de riposte.

Avec une énergie indomptable il lança des ordres de défense, et une deuxième explosion de coups de feu fit trembler le sol.

De Sambry comprit qu'il fallait payer d'audace.

Il vit tomber autour de lui quelques uns de ses hommes, et ce ravage excita encore sa colère.

— En avant ! hurla-t-il.

Il n'en fallut pas davantage.

Poussés par un élan magnifique, les explorateurs et leur troupe reprirent l'offensive et firent pleuvoir sur les négriers une nouvelle pluie de balles, bientôt suivie d'autres encore.

Ils semblaient invincibles d'audace et de témérité, et ce qui plus était, les rochers les abritaient parfaitement de dos.

Cependant les négriers tinrent bon et ripostaient coup sur coup, si bien que la mêlée devint effroyable.

On n'y voyait plus, à travers cet épais rideau de fumée.

Les cris des blessés fendaient l'espace et excitaient encore la rage des combattants.

Jamais les explorateurs ne s'étaient sentis tant de force et de

courage que maintenant qu'ils tenaient là, au bout de leurs fusils, ces maudits négriers et leurs acolytes.

Pendant plus d'une demi-heure la bataille continuait ainsi, semant la désolation autour d'elle, et surtout dans les rangs de l'armée de Calao.

Tout-à-coup un mouvement d'hésitation se produisit chez les négriers. Leur riposte devint d'une faiblesse visible et leur résistance n'était plus qu'une action affaiblie.

Puis, soudain, obéissant sans doute à un ordre donné à voix basse, ils se retournèrent et prirent la fuite, dans une confusion passablement grande.

Pour le coup, la stupéfaction des explorateurs était grande.

Ils ne purent presque pas y croire, mais il le fallut bien, puisque les négriers détalèrent de plus belle.

La victoire était éclatante.

De Sambry la voulut complète.

— A leurs trousses ! s'écria-t-il.

Un hurrah formidable, immense, incommensurable, partit de toutes les poitrines, et, comme des furies, les explorateurs se lancèrent sur les traces des vaincus.

Alors, on put se rendre compte d'un spectacle consolant :

La troupe des négriers, disloquée, éperdue, se sauvait, en proie au désespoir le plus évident, et au milieu de ces guerriers, battus sur toute la ligne, un homme campé sur un mulet, soutenu par deux nègres, la tête penchée sur la poitrine, presque inerte et couvert de sang.

C'était Calao.

Une balle l'avait frappé en pleine poitrine et la vie semblait l'abandonner complètement.

Les explorateurs eurent un cri de triomphe qui fit rebondir les échos.

Enhardis par ce succès, ils se ruèrent à la poursuite de l'ennemi, dont la course affolée soulevait des nuages de poussière.

La blessure de leur chef les jetait dans une consternation fort grande, et si Palimbo ne se fût pas trouvé là, assurément la débandade eut été complète.

Mais le socius de Calao comprit l'importance de sa tâche.

Avec une vigueur peu commune, il parvint à rassembler les débris de son armée et à couvrir convenablement sa retraite.

Cependant les explorateurs ne lâchèrent pas prise et continuèrent leur poursuite.

Ainsi l'on échangeait des coups de feu, sans néanmoins produire grand mal dans l'un des deux camps.

Insensiblement les négriers arrivèrent jusqu'aux premiers arbres de la forêt et s'abritèrent derrière leurs troncs multiples.

De Sambry jugea prudent de ne pas aller plus loin.

— Halte ! commanda-t-il.

Les compagnons furent passablement intrigués de cet ordre, surtout sir William, dont le fusil ne s'était pas tu, un instant.

— Quelle idée ! grommela-t-il. Achevons ces bandits.

— Impossible.

— Quelques coups encore, et ils seront aplatis.

— C'est dangereux.

— Allons donc !

— La forêt leur est une forteresse.

La plupart des explorateurs se rallièrent au sentiment de de Sambry et en reconnurent la parfaite justesse.

On tourna donc sur les talons et l'on s'en retourna au campement, où Cathérine, von Ruff, et Nkéré attendirent avec impatience l'issue de la lutte.

Leur joie fut immense, lorsqu'ils apprirent la victoire remportée par les vaillants compagnons.

Mais ce qui mit la satisfaction à son comble, ce fut la blessure de Calao.

Criquet ne se tint plus de bonheur et se dandinait, en fredonnant un air quelconque.

— Il en a eu sa part, celui-là, fit-il.

— Il ne reviendra plus pour son reste, exclama sir Darly.

— En effet, dit le chef, la leçon est bien appliquée.

— Quel charmant hasard !

— Hasard ! s'écria de Sambry. Croyez-vous que ce soit le hasard ?

— Assurément, répondit l'Anglais.

— Moi je suis persuadé du contraire.

Et en même temps, il jeta un regard oblique sur Mwama, qui déjà s'occupait à nettoyer son arme.

— Et toi, Mwama, crois-tu également au hasard ? lui demanda-t-il.

L'indigène eut sur la lèvre un sourire plein de finesse.

— Non, maître, je crois à une punition, répondit-il simplement.

— Ou une balle qui a touché le but qu'elle cherchait, n'est-ce pas ?

— L'un et l'autre, maître.

— Et le tireur, c'est toi ?

Mwama ne répondit pas directement, mais il releva fièrement la tête, et d'un ton d'audace :

— J'ai visé assez juste, dit-il ; une autre fois je viserai mieux encore, car il faut que Calao meure de ma main.

Un frisson d'admiration courut dans les rangs des explorateurs.

— Quel gaillard que ce Mwama ! murmura Criquet, sur le point de se prosterner devant lui.

Immédiatement on fit l'inspection du camp, afin de se rendre compte des effets de la bataille. Il y avait neuf blessés, mais pas un seul mort, ce qui rendit le triomphe plus éclatant encore.

Harris s'empressa de faire transporter les victimes à l'intérieur des tentes, où après examen, il reconnut que pas une seule blessure n'était dangereuse.

XIX

TOUT LE MONDE EN ROUTE

Entretiens le soir s'annonçait, et après s'être un peu débarbouillés des traces de la poudre, les explorateurs se réunirent pour causer des événements de la journée.

La fierté éclairait toutes les figures, et il n'y eut pas jusqu'au plus insignifiant porteur qui ne se sentit dans l'âme un orgueil légitime.

Tous se souvenaient que les négriers étaient leurs ennemis naturels et ils bénissaient les explorateurs qui leur avaient fourni l'occasion de se mesurer avec ces trafiquants de la chair de leurs frères et de la leur.

Pour les récompenser de leur zèle, de Sambry leur fit faire une distribution de tabac qu'il leur permit d'aller savourer à leur aise devant les tentes, pendant que les Européens tiendraient conseil entre eux.

Lorsque tous furent rassemblés, de Sambry, allant droit au but, exposa sa théorie et ses idées sur ses desseins futurs.

— Ce qui est évident, dit-il, c'est que Calao se trouve en ce moment gravement blessé, et ne pourra, d'ici à longtemps peut-être, continuer son métier ignoble. C'est l'instant ou jamais d'être énergique.